

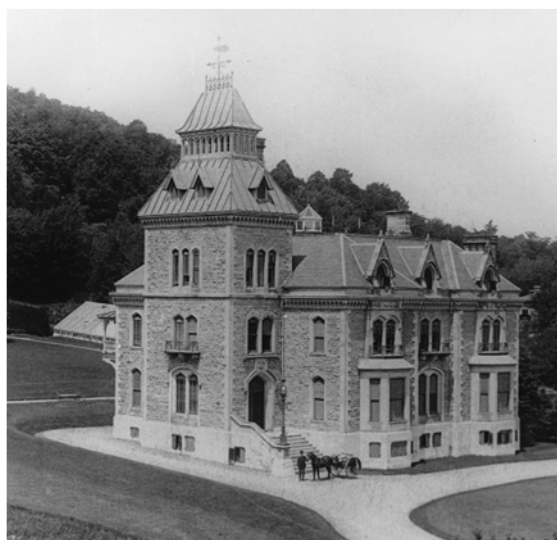
Jane Drummond Redpath

PAR LUCILLE MARR

Nous avons signalé dans notre dernier numéro l'intérêt de la biographie de l'épouse de John Redpath présentée par Lucille Marr dans le livre Still Voices – Still Heard qui soulignait les 150 ans du Collège presbytérien de Montréal. Nous l'avons traduite pour le bénéfice de nos lecteurs. JLL

« REDPATH – Le 30 janvier 1907, à Terrace Bank, Jane Drummond, veuve de feu John Redpath, âgée de 91 ans. Funérailles privées¹. »

Ce faire-part de décès laconique contraste étrangement avec les riches notices nécrologiques parues au moment de la mort de John Redpath trente-huit ans plus tôt. Ces dernières rappelaient les funérailles grandioses dont il avait été l'objet notant la présence « d'un bon nombre d'hommes d'affaires et de membres de professions libérales » ainsi du clergé. On ne comptait plus les superlatifs employés pour décrire ses multiples contributions à la vie montréalaise au cours de « sa longue et riche carrière ». Pourtant, un lecteur attentif y chercherait vainement quelque allusion à la présence à ses côtés de son épouse Jane Drummond Redpath, rien non plus dans sa propre notice mortuaire ne laissant deviner son cheminement personnel remarquable et ni son zèle pour la cause missionnaire.



Terrace Bank, demeure familiale (photo de 1880)

Voilà qui étonne. Même si, au dire d'une historienne, « on ne rendait alors rarement compte dans les journaux de la vie des femmes, de leurs activités ou leurs réalisations », et que peu de femmes d'ailleurs prenaient « le temps de tenir leur journal personnel ou d'entretenir une large correspondance », leurs notices nécrologiques étaient généralement détaillées et bien fournies². Jane Redpath était pourtant assez connue à Montréal. Même si on ignore généralement qu'elle a laissé son nom à la rue Drummond, la rue Redpath faisait, elle, partie du Mille carré où vivait l'élite bourgeoise de la ville. Jane était bien cette Dame Redpath qu'on identifiait en précisant qu'elle était « de Terrace Bank ». On connaissait mieux la Grace Woods Redpath, veuve de Peter, qui avait fourni les fonds nécessaires

à la création de la bibliothèque du même nom à l'Université McGill. Mais quand on annonça en 1907 que « Madame Redpath était décédée », les gens ne risquaient pourtant pas de se tromper. La confusion aurait été possible car Grace et Jane avaient le même âge et chacune espérait bien survivre à l'autre mais elles étaient, curieusement, mortes le même jour.

En un temps où les organismes ecclésiaux prenaient la peine d'écrire des nécrologies élaborées et dithyrambiques dans leurs procès-verbaux, pourquoi n'y trouvons-nous pas quelques mots sur cette femme qui a joué un rôle tellement significatif dans la vie du Collège presbytérien et qui a milité pour la cause des missions aussi bien à Montréal qu'à l'extérieur? N'était-elle qu'une épouse soumise et une mère de famille, une gestionnaire de son domaine, riche et bien-pensante, devenue veuve à cinquante-quatre ans et ayant ensuite préféré vivre dans le souvenir de son mari pour le reste de ses jours? S'était-elle repliée sur elle-même, comme le suggère son faire-part, « veuve de feu John Redpath » ou n'était-elle pas plutôt une femme engagée dont l'envergure lui mériterait une place d'honneur au milieu de ces personnages qui ont contribué à l'histoire du Collège presbytérien de Montréal?

L'adage selon lequel « anonyme est une femme » revient souvent sous

la plume des historiens de la condition féminine. À une époque où bien peu de femmes écrivent, où on s'interroge encore sur l'utilité de conserver leurs manuscrits quand elles l'ont fait, il faut des recherches minutieuses pour retracer la vie d'une responsable de maison pourtant bien connue comme Jane Redpath et mettre en lumière sa contribution à la culture évangélique montréalaise du dix-neuvième siècle³. Les historiens rappellent qu'il faut une « curiosité constante » pour « décrypter » dans les textes « les rôles significatifs » et féconds joués par les femmes⁴. Des indices dans les textes écrits par Jane Redpath suggèrent de réécouter sa voix maintenant muette⁵. En rappelant la place qu'elle a occupée dans la culture évangélique et son sens de la mission qui a suscité la création du Collège presbytérien de Montréal, nous entendrons le murmure de sa voix dans le chœur des voix désormais muettes de cette époque⁶.

Sa contribution essentielle à cette culture est venue de son engagement dans la French Canadian Missionary Society et, plus tard, dans la Presbyterian Church in Canada Ladies' French Evangelization Society. Un siècle avant que les femmes ne puissent suivre des études théologiques au College! L'histoire montre qu'elle y prôna aussi ouvertement l'éducation pour les femmes. Elle dirigea la Montreal Ladies' Educational Association, fondée en 1871, largement soutenue par les autorités universitaires presbytériennes et particulièrement par le principal de l'Université McGill, William Dawson, et par celui du Collège presbytérien, D. H. MacVicar.

Naissance

Fille de Margaret Pringle et George Drummond, elle était née à Édimbourg en 1815. Elle a grandi au milieu de frères et sœurs dans une famille presbytérienne connue⁷. George Drummond, expert en maçonnerie, avait

réussi dans les affaires comme entrepreneur en construction et faisait partie du conseil de la ville⁸. On comptait parmi ses apprentis son frère Robert ainsi qu'un certain John Redpath. Ce dernier, orphelin dès l'enfance, était passé de la maison de sa demi-sœur Elspeth Redpath Fairbairn à celle des Drummond afin d'apprendre le métier de tailleur de pierre⁹. Au cours de son apprentissage, il avait appris non seulement son métier mais avait fait sienne une forte éthique du travail qui le guidera sa vie durant¹⁰.

En 1815, alors que Jane était



Le couple en 1836 peu après leur mariage, portraits par Plamondon. Elle est bien sérieuse... Elle a 21 ans et lui 40.

encore une enfant, les Drummond se mirent en relations avec les colonies britanniques de l'Amérique du Nord. La situation économique était précaire dans les Îles britanniques, des dizaines de milliers de soldats revenant au foyer après avoir participé aux guerres napoléoniennes. De nombreux apprentis de George Drummond profitèrent des politiques d'émigration du gouvernement et la vie de Jane s'en trouva affectée. En 1816, le frère de George, Robert Drummond, frère de John et Robert avec leur neveu Peter Redpath, tous maçons habiles et qualifiés, partirent pour un séjour au Canada, Robert s'établissant à Kingston et John à Montréal¹¹.

Mariage

À l'été 1834, l'épouse de John Red-

path, Janet McPhee, et son ami Robert Drummond moururent du choléra qui faucha quelque 7 500 Canadiens. Cette hécatombe rapprocha les Drummond de Kingston de ceux de Montréal¹².

En 1832, Jane, âgée de seize ans, quitta Édimbourg pour rendre une visite de longue durée à son oncle Robert et à son épouse Margaret¹³. Sans surprise, même dans le deuil, Jane, jeune et jolie, retint l'attention de John Redpath, veuf âgé de trente-neuf ans et père de six enfants. À cette époque, c'était les épouses, non les sœurs, qui servaient de « symboles sociaux et moraux [...] représentant une des composantes essentielles de la société nouvelle » à enraciner¹⁴. John Redpath avait besoin d'une mère pour ses enfants et d'une responsable pour son domicile¹⁵. Il avait acquis sa réputation lors de la construction du canal Rideau et par ses succès comme entrepreneur et ingénieur; son statut social était alors

reconnu et son influence grandissait au sein de la communauté. Il lui fallait donc maintenant une femme qui soit à la hauteur de ses ambitions. Au cours de sa période de deuil, John avait déjà remarqué la capacité de Jane à s'occuper de sa famille et le soutien qu'elle pouvait lui apporter dans sa carrière en plein essor. Elle serait la compagne toute désignée pour être à ses côtés, lui, ce franc presbytérien en train de faire sa place dans la culture marchande qui façonnait Montréal¹⁶.

Jane Drummond avait dû recevoir une éducation visant à la préparer au mariage. Les hommes et les femmes du XIX^e siècle s'attendaient à vivre dans des sphères différentes et leur apprentissage était fait en fonction de leurs rôles sociaux respectifs. Ainsi comme John avait appris le métier de maçon de son père, Jane avait dû recevoir de sa mère et de ses parents des conseils pertinents touchant son rôle de femme dans la société. Elle avait

sûrement dû apprendre « ce que pouvait signifier relations et intimité dans un couple » d'après ce que les femmes de cette époque se disaient entre elles et ce qu'elles pouvaient partager de « leur expérience de la maternité¹⁷ »; et Jane avait certainement appris par la même occasion comment gérer un ménage. On présume donc qu'elle avait les aptitudes nécessaires pour s'unir sans difficulté à un quelqu'un d'un haut rang social.

Pourquoi donc Jane Drummond a-t-elle accepté d'épouser John Redpath, un veuf qui avait presque le double de son âge? Nous en sommes réduits à des conjectures. Nous savons que, pour une femme de cette époque, le mariage était « un rite de passage » et que, bien qu'on accepte que la femme puisse manifester son choix, c'étaient les parents qui avaient généralement le dernier mot. Le statut conféré à la femme par son rôle d'épouse et de mère avait alors au moins autant d'importance que l'affection qu'elle pouvait avoir pour son mari. « Le mariage enlève à la femme un part de son autonomie personnelle », mais il lui donne l'occasion de jouer un rôle dans les diverses composantes d'un ménage, et lui offre la possibilité de forger l'âme et l'esprit de ses enfants¹⁸. En tant qu'épouse de John Redpath, Jane pouvait devenir une femme de bien dans la communauté. C'était pour elle une occasion à saisir. Elle pourrait s'occuper d'une famille déjà constituée, avoir des moyens financiers correspondant au style de vie de l'élite et pourrait diriger son propre ménage. Jane Drummond choisit tout aussi bien un certain goût du risque car le rôle qu'elle envisageait de se donner se jouerait au cœur d'une situation explosive faite de tensions religieuses et raciales.

Leur mariage, le 11 septembre 1835, contraignit Jane à affronter les dangers du choléra et ceux d'une situation politique perturbée. Cette conjoncture obligea John à déménager temporairement sa famille à Jones Falls, un petit village sur le canal Rideau, au nord de Kingston. Alors



Couloir, Terrace Bank, résidence de John Redpath, Montréal, QC, 1871

qu'elle n'était encore qu'adolescente, Jane dut relever le défi de s'occuper d'Elizabeth, Peter, Mary, Helen, Jane Margaret et John James âgés de quinze à un an. Elle en était à se demander si la population française de Montréal qui s'élevait à 35 000 personnes constituerait pour elle quand elle reviendrait une majorité menaçante ou un champ propice à une mission chrétienne¹⁹.

Mère de famille

Le portrait qu'a fait Antoine Plamondon de Jane Drummond Redpath en 1836 peu après son mariage révèle bien des choses. Elle y apparaît cultivée, dans des vêtements soignés ornés de bijoux qui ressortent sur sa robe noire. Son visage indique la force de son caractère et suggère les qualités de la femme : « gentillesse, simplicité de manières, engagement chrétien, intelligence, vaillance, frugalité, bonté et générosité²⁰ ». Une lettre de John peu après leur mariage signale que sa vie avec elle est aussi heureuse que prévue et il indique qu'il a trouvé en elle une « tendre épouse », une « mère attentionnée » et plus que tout, « une amie sincère et fiable », autant de qualités qui sont particulièrement valorisées dans les colonies britanniques au XIX^e siècle²¹.

Au moment de la venue de leur premier enfant, Margaret Pringle, née le 26 octobre 1836, John Redpath a déjà fait sa marque comme marchand montréalais²². On le voit par

le déménagement de la famille sur la propriété de 235 acres qu'il a acquise sur les flancs du Mont Royal, Terrace Bank. Les bien nantis s'y achetaient de telles propriétés parce qu'elles échappaient à la fumée, à la pollution et aux odeurs des masures liées à la ville industrielle de l'ère victorienne. Leur nouvelle demeure de trois étages était de celles qui en imposent et reflètent la richesse de leur propriétaire avec son grand hall, son salon, son boudoir et sa bibliothèque. On y trouve une douzaine de chambres à coucher, trois salles de bains intérieures, le tout muni du chauffage central²³. Comme maîtresse de Terrace Bank, Jane « doit engager des domestiques, un cuisinier, une bonne, une gouvernante, et probablement un maître d'hôtel, elle doit préciser à chacun le travail à faire et s'assurer qu'il a été bien fait²⁴ ».

Les femmes de l'époque pouvaient endosser maintes responsabilités mais leur rôle de mère constituait la plus importante. Les servantes pouvaient faire la cuisine et le nettoyage, mais comme mère, Jane devait porter son enfant, puis en prendre soin et s'assurer qu'il serait bien nourri et habillé, comme les autres membres de la famille élargie dont elle devait s'occuper. Au cours de ses vingt-deux années de maternité, Jane apprit directement en donnant naissance à ses dix enfants les défis physiques et psychologiques propres à ce rôle²⁵. Pour montrer la complexité de sa situation, rappelons qu'elle est devenue la belle-mère dès enfants de John à son mariage en 1835 puis devenue également mère peu après puisque ses propres enfants sont nés en 1839, 1841, 1844, 1846, 1848, 1850, 1853, 1854 et 1858, ces naissances s'imbriquant dans les mariages des enfants de son époux et la naissance de ses petits-enfants. Son plus grand défi a sans doute été le mariage de Peter à Grace Woods, une femme qui avait son âge et dont elle devenait ainsi la belle-mère²⁶.

La première perte qu'elle dut subir à l'été 1842 fut celle de Williamina, âgée de dix mois. Cette épreuve lui apprit « le total abandon de soi »

comme les écrivains avertis du temps qualifiaient la maternité. Sans doute par cette mort et celles qui ont suivi, d'Isabella, Charles et Harriet, Jane dût-elle apprendre « à affronter calmement les épreuves et les peines et à les endurer sans se plaindre », « attitudes caractéristiques d'une vraie mère ». Selon cette auteure, elle aurait pu trouver un exutoire à ces difficultés en se consacrant à l'œuvre missionnaire²⁷. Croyant qu'il était de son devoir de transmettre à ses enfants les fondements de « la religion, de la morale et de l'éducation », Jane entrepris de créer chez elle un environnement propice à la formation d'adultes responsables²⁸. Par ailleurs, la contribution de Jane à la French Canadian Missionary Society (FCMS) a dû lui apporter du réconfort et lui permettre de donner un sens à sa vie. Elle s'engageait ainsi dans une voie qu'elle suivrait pour les quarante prochaines années, marquant de sa force intérieure et de sa spiritualité profonde la culture évangélique de Montréal, y encourageant la formation théologique et y préparant l'accès des femmes à l'université.

Responsable de maison et missionnaire engagée

Au printemps 1839, James Thompson de la Montreal Auxiliary of the British and Foreign Bible Society réunissait un groupe de ministres et de laïcs protestants afin de discuter de la meilleure façon d'évangéliser les catholiques francophones. La Rébellion des Patriotes avait préparé le terrain²⁹. Comme correctif, Lord Durham avait recommandé l'assimilation des Canadiens, mais les leaders protestants ont plutôt opté pour leur conversion. C'est seulement en rejetant le catholicisme et en adhérant à la foi évangélique que les Canadiens français s'ouvriraient à la paix et à la prospérité de la vie coloniale souhaitée par ces évangéliques³⁰. John Redpath et les membres de l'église libre de la rue Côté fondée en 1844 sont devenus les supports les plus solides et les plus généreux de cette approche³¹.

Certains chercheurs ont même suggéré que c'était son épouse qui était à l'origine de ce soutien. Le fait que John Redpath ait appelé la rue Drummond du nom de sa femme quand il a cédé sa propriété à la ville en mai 1842



Jane en 1862 (47 ans)

confirme l'estime qu'il avait pour elle et cela nous indique qu'elle était intimement liée à ses projets³². Jane était indubitablement une évangélique. L'était-elle plus que John ? Des spécialistes pensent qu'il est probable que les hommes de cette époque « s'en remettaient aux femmes en matière de religion, de morale et d'éducation des enfants³³ ». En tout cas, nous savons que le zèle missionnaire de Jane a égalé ou même surpassé celui de son mari. Le rapport de 1844 de la Ladies' Auxiliary of the FCMS fondée en 1841 manifeste son sens de la mission qui lui permettra d'exercer une forte influence dans le domaine du droit des femmes et dans celui de l'éducation³⁴. Nous reconnaissons sa voix quand elle affirme dans le rapport de la Ladies' Auxiliary : « il est quasiment superflu d'ajouter que notre comité constitue une des colonnes sur lesquelles repose notre Société missionnaire³⁵ ».

La FCMS visait la paix sociale. Plus tôt, cette Société avait invité les Patriotes emprisonnés à accepter la foi évangélique qui leur fournirait la sécurité qu'ils recherchaient. Pour Jane Redpath, cela devait paraître le moyen idéal de transformer le nouveau monde en un monde plus sûr, tout en conser-

vant les caractères de l'ancien³⁶. Les Rebellions avaient forcé les Redpath à fuir. Selon sa vision de la femme de la classe supérieure au XIX^e siècle, Jane saisit l'occasion de s'engager dans les missions qui véhiculaient l'espoir de transformer Montréal et l'ensemble du Bas-Canada³⁷. Comme femme, elle ne pouvait pas prêcher directement le message évangélique, mais elle pouvait se joindre à d'autres femmes pour soutenir la mission auprès des Canadiens français, confiante que, selon la Société, « l'amélioration de la condition des Canadiens français et leur conversion [...], une tâche intéressante et absolument nécessaire », apporteraient le salut à leur monde³⁸.

La Free Church continuera de soutenir la FCMS longtemps après que les autres dénominations auront fondé leur propre société missionnaire, et quand elle s'unira aux sécessionnistes écossais en 1861 pour former la Canada Presbyterian Church, son soutien ira même en s'intensifiant³⁹. John et Jane Redpath assumeront des rôles majeurs dans la FCMS, lui, comme vice-président d'abord puis comme président jusqu'à sa mort en 1869, elle, comme membre puis présidente du travail féminin, jusqu'à sa démission en 1873. Elle continuera à y contribuer en argent jusqu'à ce que la mission soit incorporée dans les Ministères en français de l'Église presbytérienne au Canada. Ses dons annuels se montaient à 30\$, ce qui représentait la prise en charge de l'éducation d'un enfant pour une année, dépassant largement les autres contributions qui étaient plutôt de l'ordre des deux dollars⁴⁰.

Pour les presbytériens, la prédication du haut de la chaire est la principale source d'enseignement religieux. Il devenait donc essentiel de former de bons prédicateurs missionnaires⁴¹. En janvier 1864, John et Jane Redpath tinrent « une petite réunion à Terrace Bank » pour les amis de l'église de la rue Côté dont le principal de l'université McGill, William Dawson, et le pasteur D. H. MacVicar, ce qu'on qualifiera de « la petite rencontre de Terrace

Bank⁴² ». Ce fut donc leur domicile qui devint le lieu de naissance du Collège presbytérien – un séminaire rattaché à l'université McGill – avec comme objectif de former les convertis afin qu'ils fassent connaître l'Évangile aux Québécois de langue française.

C'était cette façon de voir que Jane partageait avec tous ceux qui étaient présents chez elle ce soir-là. Elle n'était peut-être pas présente physiquement à la réunion mais son influence s'y faisait sûrement sentir. Il était essentiel pour elle de soutenir



John Redpath en 1869, l'année de sa mort à 74 ans.

ceux qui se destinaient au ministère. La cause du Collège presbytérien était aussi chère à son cœur qu'elle l'était pour mon mari⁴³. L'année de la mort de ce dernier en 1869, on avait commencé l'enseignement dans le sous-sol de l'église Erskine. Il n'était pas encore question de viabilité, de visibilité, de faculté propre ni de curriculum. Certains membres de l'Église presbytérienne se demandaient même si la création d'un nouveau collège théologique était nécessaire. Pourtant, personne ne doutait que les objectifs posés par John Redpath ne puissent être atteints.

Veuve

Le 8 mars 1869, Jane Redpath accueillit chez elle les centaines de personnes attristées par la mort de son mari et venues lui rendre hommage. Le cortège funèbre suivit un chemin que le couple avait si souvent emprunté au cours de ses trente-cinq ans de mariage pour se

rendre à l'église de la rue Côté dans le Vieux-Montréal. Cependant, on ne trouve aucune mention de son épouse dans l'éloge funèbre de John Redpath par le pasteur D. H. MacVicar. Sa dépouille reposera d'abord pendant quinze ans dans le cimetière familial sur sa propriété avant qu'elle ne soit transportée dans l'immense lot familial du Cimetière Mont-Royal où Jane le rejoindra à son heure⁴⁴.

Le soutien de Jane Redpath au Collège presbytérien naissant dont le directeur était aussi son pasteur et ami ne se démentira pas. Le principal MacVicar lui rendit certainement visite à Terrace Bank à de nombreuses reprises. Elle était ce genre de femmes qui aiment à être tenues au courant de ce qui se passe, directement et non par ouï-dire. Elle accordait aussi beaucoup d'attention aux rapports financiers et missionnaires. C'est ainsi qu'elle établit la Bourse d'étude John Redpath et la chaire John Redpath au Collège presbytérien⁴⁵. On trouve dans les archives de nombreuses références à des bourses pour des étudiants dans le besoin ou méritants marqués « Mrs. Redpath of Terrace Bank ».

Sa démission de l'exécutif de la branche féminine de la FCMS ne marqua pas la fin de son intérêt pour les missions, mais plutôt les débuts d'un leadership plus grand dans l'œuvre montréalaise de la nouvelle Presbyterian Church in Canada formé en 1875, son travail auprès des francophones s'élargissant aux Provinces maritimes et aux Territoires du Nord-Ouest alors en expansion. On était fier de voir que la présidente fondatrice de la Presbyterian Ladies' French Evangelization Society of Montreal (qui deviendra plus tard la Women's Missionary Society, la WMS) n'était nulle autre que l'impressionnante Jane Redpath. Quelques années plus tard, la WMS indiquera à l'Assemblée générale à la fois les activités élargies de son département français et celles qui concernaient les nouveaux arrivants, les hôpitaux, les missions et les écoles de l'Ouest canadien, toutes dirigées et administrées

par des femmes.

Même après la mort de sa fondatrice, la WMS, par ses deux divisions, enverra ses propres missionnaires aux Indes, en Afrique et en Asie et deviendra « une Église dans l'Église » qui survivra aux divisions de 1925. Contrairement aux pasteurs et aux professeurs, la direction de la WMS était massivement de sympathie presbytérienne. Elle poursuit encore aujourd'hui son œuvre, même si elle



La rue Drummond à Montréal à l'hiver 1879, nommée en l'honneur de Jane Drummond.

a perdu de son importance. Quand les auteures ont intitulé leur histoire de la WMS, *Certain Women Amazed Us*⁴⁶, elles pensaient peut-être à Jane Redpath, sa fondatrice.

Jane Redpath deviendra présidente de la Montreal Ladies' Educational Association, fondée en 1871 par William Dawson, le principal de l'université McGill. Grâce à ses pressions, elle réussit à le convaincre d'admettre les femmes à l'Université, ce qui fut fait en 1885. En un mot, on pourrait dire que c'est sa vie même qui a été une prédication diffusant le message évangélique.

(Dans le livre, l'auteure donne ensuite des extraits de trois rapports annuels des associations où Jane Redpath a œuvré faisant ainsi entendre sa voix après son trop long silence, (p. 54-58). Suivent les commentaires de Lucille Marr sur ces textes (p. 58-60) et la bibliographie (p. 61-62). (Traduction de Jean-Louis Lalonde, avec l'accord de l'éditeur: Wipf and Stock Publishers. www.wipfandstock.com).

Références complètes des livres et articles cités

Armour, J. S. S., *Saints, Sinners, and Scots: A History of the Church of St. Andrew and St. Paul, Montreal, 1803-2003*,

Montréal, Church of St. Andrew and St. Paul, 2003.

Campbell, Robert, *A History of the Scotch Presbyterian Church, St Gabriel Street*, Montreal, microfilm, Montreal, Drysdale, 1887. CIHM 00397.

Epp, Marlene, *Mennonite Women in Canada : A History*, Winnipeg, University of Manitoba Press, 2008.

Errington, Elizabeth Jane, *Wives and Mothers, School Mistresses and Scullery Maids Working Women in Upper Canada 1790-1840*, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, 1995.

Feltoe, Richard, *A Gentleman of Substance : The Life and Legacy of John Redpath (1796-1869)*, Toronto, Redpath Sugars, 2004.

Gillett, Margaret, *We Walked Very Warily: A History of Women at McGill*, Montréal, Eden, 2005.

Kleinberg, S. J. *Women in the United States, 1830-1845*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1999

Klempa, Lois et Rosemary Doran, *Certain Women Amazed Us: The Women's Missionary Society, Their Story, 1864-2002*, Toronto, Women's Missionary Society, 2002

Lalonde, Jean-Louis, "French Protestant Missionary Activity in Quebec from the 1850s to the 1950s", dans Jason Zuidema (éd.), *French-Speaking Protestants in Canada : Historical Essays*, Leide, Brill, 2011, p. 163-190.

Lougheed, Richard, "Clashes in World-view : French Protestants and Roman Catholics in the 19th Century", dans Jason Zuidema (éd.), *French-Speaking Protestants in Canada : Historical Essays*, Leide, Brill, 2011, p. 99-117.

Markell, H. Keith, *History of the Presbyterian College, Montreal 1865-1986*, Montréal, Presbyterian College, 1987

Moir, John S. *Enduring Witness : A History of the Presbyterian Church in Canada*, Burlington, ON, Eagle, 2004.

Scorgie, Glen G. « The French-Canadian Missionary Society : A Study in Evangelistic Zeal and Civic Ambition » in *French-Speaking Protestants in Canada : Historical Essays*, Jason Zuidema (éd.), Leide, Brill, 2001, p. 79-98.

Strong-Boag, Veronica. *The New Day Recalled : Lives of Girls and Women in the English Canada, 1919-1939*, Toronto, Copp Clark Ptman ad Penguin, 1988.

Theriot, Nancy M., *Mothers and Daughters in Nineteenth-Century America : The Bio-social Construction of Femininity*, Lexington,

University Press of Kentucky, c. 1996

Notes

- « Jane Drummond Redpath – notice of death », *Montreal Daily Star*, 2 février 1907. On sait qu'elle fut enterrée au Cimetière Mont-Royal. Par contre, le site <http://www.findagrave.com> ne comporte ni notice nécrologique ni biographie.
- Errington, *Wives and Mothers*, xi, xiv-xv. Voir les références complètes à la fin de la biographie.
- Consulter le site « Great Unsolved Mysteries in Canadian History (GUMICH) (existe aussi en version française) pour trouver des indices sur les mystères qui entourent encore la famille de Jane Redpath. Nous savons qu'au moment de sa mort, Jane avait survécu à tous ses beaux-enfants et même à ses propres enfants à l'exception de trois d'entre eux. Voir la généalogie de la famille dans *A Gentleman of Substance*, p. 124-128. L'auteur note que « les exécuteurs testamentaires de la succession lui ont réservé la maison », p. 210. Le recensement de 1901 confirme qu'elle vivait seule à Terrace Bank, en compagnie de plusieurs domestiques qui veillaient à entretenir son vaste domaine. Jane Redpath, *Recensement du Canada, 1901*.
- Voir par exemple Epp, *Mennonite Women in Canada*, p. 3-4.
- Feltoe nous montre la voie en mettant en évidence les liens qui unissent les affaires de John Redpath et ses œuvres philanthropiques avec sa vie familiale complexe. Sur Jane Drummond Redpath, voir en particulier *Gentleman of Substance*, p. 69, 118. Pour un aperçu de la contribution de Jane Redpath au travail bénévole montréalais, voir Klempa et Doran, *Certain Women*; Gillett, *We Walked*, p. 52, 61 et Armour, *Saints*, p. 125.
- Des universitaires avancent la thèse que des femmes de la classe moyenne et de l'élite ont contribué à la formation de la culture au XIX^e siècle. Voir, par exemple, Theriot, *Mothers*, p. 4-5 et Kleinberg, *Women in the United States*, p. 8. Selon ce dernier, quelque soit les phénomènes qui ont façonné la culture américaine, « les femmes en ont fait partie et l'ont modelée, mais à partir de perspectives qui incluaient le rôle social que l'on accordait alors aux femmes ».
- Avec les femmes largement confinées à la sphère domestique, les historiens de la femme proposent une étude par le cycle de vie. Voir Strong-Boag, *Girls and women*.
- Jane Redpath, « 1871 Census of Canada », Ancestry.com; George Drummond, « 1851 Scotland Census », Ancestry.com.
- Même si les informations généalogiques sont sommaires pour la fin du XVIII^e et les débuts du XIX^e siècles, les liens de parenté entre la famille Pringle et la mère de John, Elizabeth, et la femme de George, Margaret, semblent fiables. Voir Feltoe, *Gentlemen of Substance*, p. 19.
- Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 8.
- Ibid.*, 11-12.
- Ibid.*, 36-41, 125.
- Errington, *Wives and Mothers*, p. 6; Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 39.
- Errington, *Wives and Mothers*, xii-xiii; Kleinberg, *Women in the United States*, 16-17
- Feltoe précise bien qu'ils ont respecté l'année de veuvage obligatoire selon les règles de la société du XIX^e siècle. Voir Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 40-43.
- Ibid.*, p. 37; Errington, *Wives and Mothers*, p. 82.
- Theriot, *Mothers and Daughters*, p. 37; ainsi que 32 et 63, et Kleinberg, *Women in the United States*, p. 14.
- Theriot, *Mothers and Daughters*, p. 24, 34. Voir aussi Errington, *Wives and Mothers*, p. 7, 28-29; Errington rappelle que, selon des études universitaires, c'est 90 pourcent des femmes du Haut-Canada qui se mariait.
- Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 36-43, p. 124-126;

le fait qu'ils aient tous les deux accepté de se marier suggère qu'ils avaient pris fait leur « la confiance mutuelle, l'affection et le respect » idéalisés au Canada anglais. Voir Errington, *Wives and Mothers*, p. 33.

- Antoine Plamondon, *Portrait*; Errington, *Wives and Mothers*, p. xii.
- Errington, *Wives and Mothers*, xii; Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 50. Voir aussi Theriot, *Mothers and Daughters*, p. 35, sur le rôle qu'attribue à son chez-soi un homme de la trempe de John Redpath.
- Registres de l'église St. Paul, 1994.4012.7.5, The Church of St. Andrew and St. Paul, Montreal Church archives cités dans Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 48-49.
- Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 49, 51, 55, 127-127.
- Errington, *Wives and Mothers*, p. 20-21.
- Errington, *Wives and Mothers*, p. 20-21.
- Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 69, 120, 127-128.
- Theriot, *Mothers and Daughters*, p. 4-5, p. 22; Errington, *Wives and Mothers*, p. 2.
- Theriot, *Mothers and Daughters*, p. 35; Kleinberg, *Women in the United States*, p. 60. Elle parvint à le faire si la réussite d'au moins un de ses fils peut nous servir d'indice. Feltoe explique bien à la fois la complexité des liens entre les Redpath et les Drummond ainsi que l'héritage spirituel que Jane Drummond et John Redpath ont créé et nourri. Voir sur ce point *Gentleman of Substance*, p. 117-120, 126-127. Voir aussi Wikipedia.org à Peter Redpath; Lorraine McMullen, Dougall, Lily à http://www.biographi.ca/fr/bio/dougall_lily_15E.html, par exemple.
- Scorgie, « French-Canadian Missionary Society », p. 84, 89-90, 97.
- Ibid.*, p. 86,94,98; Lougheed, « Clashes in World-view », p. 101-102.
- Feltoe, p. 70-72; Moir, *Enduring Witness*, p. 103, 105; Tulchinsky, « John Redpath ».
- Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 68-69.
- Theriot, *Mothers and Daughters*, p. 35; Kleinberg, *Women in the United States*, p. 60.
- Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 118.
- FCMS, Rapport annuel, I, (1844), p. 22.
- Scorgie, « French-Canadian Missionary Society », p. 84, 89-90, 93, 97.
- Kleinberg, *Women in the United States*, p. 35; Errington, *Wives and Mothers*, p. 21, 170, 161; Lougheed, « Clashes in World View », p. 101-102; Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 69.
- « Ladies' FCMS (1841) », p. 28. Voir aussi Scorgie, « French-Canadian Missionary Society », p. 79, 85, 95.
- Lalonde, « French Protestant Mission Activity », p. 163-165; Lougheed, « Clashes in Worldview », p. 105.
- FCMS, (1844-1869).
- Gauvreau, *Evangelical Century*, p. 32.
- Campbell, *History of the Scotch Presbyterian Church*, p. 394; Markell, *History of the Presbyterian College*, p. 8-9; Lalonde, « French Protestant Missionary Activity », p. 165.
- Theriot, *Mothers and Daughters*, p. 35; Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 110.
- Montreal Witness*, 5 mars 1869, cité dans Richard Feltoe, *Gentleman of Substance*, p. 112; voir aussi MacVicar, *In memoriam*.
- Presbyterian College Journal*, novembre 1881, p. 14; Markell, *History of the Presbyterian College*, p. 10-11; Campbell, *History of the Scotch Presbyterian Church*, p. 394.
- Pour une histoire complète et dynamique de la WMS, voir Klempa et Doran, *Certain Women*, spécialement p. 13; *Acts & Proceedings*, 1876-1877.

Edmond Guillet

Deuxième partie : Les employés de ses manufactures

Dans cette deuxième partie, nous voulons souligner l'importance des usines de Guillet et leur rôle dans l'emploi pour le village. Nous avons considérablement abrégé cette section de notre étude originale qui portait sur la fabrication et s'éloignait des intérêts franco-protestants. Cependant, il était éclairant de voir de quelle appartenance religieuse étaient les dirigeants et les employés des manufactures de Guillet à Marieville¹.

La manufacture de chapeaux de paille

À Sainte-Marie-de-Monnoir apparaissent en 1855 la Municipalité de paroisse pour les environs agricoles et celle du Village en 1858. Cette division ne fait que consacrer la réalité : le village de Marieville est entouré par un anneau d'agriculture intensive où la culture des céréales se conjugue aux cultures maraîchères afin de satisfaire à la demande citadine en croissance, l'industrie laitière prenant par ailleurs de plus en plus d'importance à la fin du XIX^e siècle. Nous avons déjà souligné dans la première partie la contribution d'Edmond Guillet à l'évolution de la municipalité.

La fabrication de chapeaux constitue pour le village de Marieville le secteur qui a marqué les débuts de son histoire industrielle. En 1878, le médecin Jacques Francoeur met sur pied avec ses beaux-frères la Marieville Straw Work qui fabrique des chapeaux de paille, de feutre et tisse du tweed. Elle devra fermer ses portes en septembre 1884. Durant cette même période, Edmond Guillet s'assure de la compétence de James A. Crowell pour lancer en 1879 une manufacture de chapeaux de paille. Elle prend de l'importance, mais disparaît dans un incendie en 1885. Elle est immédiatement reconstruite avec l'aide d'une subvention de la municipalité et elle vise dès le départ



Logo de l'entreprise visible sous les chapeaux

à fabriquer quelque 600 chapeaux par jour, plus de 180 000 annuellement, car on travaille six jours par semaine, 52 semaines par an. C'est dire le niveau de production que l'on veut atteindre.

Indiquons seulement ici que la paille pour les chapeaux est d'abord tressée, puis les tresses cousues à la machine en les ajustant à une forme pour ensuite ajouter au couvre-chef masculin ou féminin des décorations, des rubans, et s'assurer que l'intérieur n'irrite pas la peau. Edmond Guillet munira sa manufacture d'un outillage perfectionné et le renouvellera pour pouvoir atteindre de hauts niveaux de production. Par chance, la mode des chapeaux est alors généralisée et il peut fournir à la demande.

Au recenseur en 1891, Guillet précise qu'il a employé durant l'année précédente quelque 90 personnes. Cependant, nous n'avons pu en retrouver que le tiers dans les listes nominatives, ce qui représente 22% de la population des travailleurs de 15 ans et plus, la proportion étant beaucoup plus élevée (le double?) si on tient compte de la population réellement sur le marché du travail, la plupart des femmes adultes s'occupant plutôt de leur foyer. C'est dire l'importance de cette industrie pour le village.

La manufacture de chapeaux de feutre

Comme plusieurs des propriétaires de

manufactures de chapeaux de paille de l'époque, Edmond Guillet rêve d'utiliser son réseau de distribution déjà bien établi pour élargir sa production aux chapeaux de feutre qui demandent une toute autre technique et des machines plus nombreuses. Essentiellement, il s'agit d'agglomérer les poils avec de la laine pour en former un grand cône de feutre que l'on renforcera par différents procédés tout en diminuant sa taille des deux tiers pour finalement le mouler sur une forme appropriée et le finir par des rubans et des protections intérieures. Edmond Guillet rachète l'ancien bâtiment de la manufacture Franchère et l'adapte à ses besoins, notamment par l'ajout de bouilloires, et il se lance dans la production en 1898 utilisant déjà une génératrice pour y fournir l'électricité nécessaire.

Les employés de ses deux manufactures

Deux ans plus tard, le recensement de 1901 nous permet de constater que Guillet emploie 125 personnes dans ses deux manufactures, 46 hommes et 79 femmes, (un tiers/deux tiers), mais la distribution entre les deux est différente, plus d'hommes travaillent dans la manufacture de feutre, plus de femmes dans celle de paille. Cela représente 13% des quinze ans et plus, ici encore, un pourcentage beaucoup plus élevé si on tient compte de toutes les épouses qui restent à la maison. Les hommes sont employés une très grande partie de l'année alors que bon nombre de femmes ne travaillent qu'à la saison morte ou qu'une fraction de l'année. Si on se fie à la moyenne des salaires, on constate que celui des femmes est d'un tiers moins élevé que celui des hommes, selon l'arbitraire de l'époque.

L'incorporation de l'entreprise en 1905 nous révèle la part d'Horace Guillet dans l'entreprise de même que

celle d'Herbert W. Jewett, comptable qui sera plus de trente ans à Marieville, ainsi que James McKechnie, manufacturier de Granby, et de Theodore Gnaedinger, marchand, distributeur en gros de chapeaux à Montréal, indices sur son important réseau de distribution. La compagnie entretiendra d'ailleurs une salle de montre et des bureaux dans le Vieux-Montréal dans l'immeuble Corsitine, propriété d'un important importateur de fourrure et un grossiste en chapeaux. On sait aussi que Guillet est représenté à Toronto par la compagnie de James Straham.

Le recensement de 1911 nous donne encore un portrait des employés des manufactures Guillet de Marieville. On voit que 24,3% des ménages sont rejoints. Les indications des listes montrent le basculement des emplois du côté masculin, les deux tiers approximativement des emplois repérés. Bien que la présence féminine demeure importante, l'existence dans la ville d'une usine de tricot qui emploie très majoritairement des femmes expliquerait cette différence.

En 1916, les manufactures sont entièrement aux mains des trois fils Guillet, leur père ayant pris sa retraite, même s'il continuera d'y jeter un coup d'œil. En 1920, la syndicalisation des employés amène la première grève ou le premier lock-out dans les deux usines de chapeaux. La grève est déclenchée le 25 octobre en même temps qu'une autre à Montréal dans le même secteur. Les patrons se sont coalisés avec ceux d'autres compagnies qui refuseront d'employer ailleurs des grévistes de sorte que bien des familles marievilloises connaissent alors une situation de misère. Après trois mois, le syndicat montréalais affirme avoir obtenu quelques gains alors que celui de Marieville doit rentrer au travail sans que la situation des employés n'ait changé. L'image de la compagnie en sort tout de même un peu ternie.

Malgré ces difficultés, les manufactures de The E. Guillet & Sons ont continué de tourner et de fournir de l'emploi aux gens de Marieville. Le recensement

de 1921 nous donne encore une idée de la main-d'œuvre de la compagnie. Selon notre relevé, elles emploient 108 personnes comparativement aux 140 qui travaillent aux tricots. Guillet rejoint 75 ménages sur 358 (20,9%); parmi les travailleurs des usines Guillet, on compte 71 hommes pour 37 femmes, près de deux hommes (65,7%) pour une femme (34,3%). Chez les 30 ans et moins (34 H et 16 F) et les moins de 40 ans (51 H et 22 F), la différence étant encore plus grande en faveur des hommes. Les chapeaux de paille doivent accaparer plus de femmes que d'hommes, la couture étant traditionnellement une activité féminine.

Nous n'entrerons pas ici dans le détail de la distribution des salaires, qui continue à favoriser les hommes au détriment des femmes. Cependant, même avec le nom des emplois, on déduit d'après les montants que les tâches sont différentes et ne sont pas rémunérées de la même façon. Cela semblait avoir été aussi le cas dans les recensements précédents, mais ici, pour la première fois, les tâches sont précisées. Même si ces données ne sont pas exhaustives, elles donnent malgré tout une intéressante vue d'ensemble.

Discrimination selon la religion comme à Roxton Pond?

Parce que les patrons étaient franco-protestants, nous avons voulu savoir s'il y avait discrimination dans l'emploi favorisant les ouvriers protestants comme on en avait des traces à Roxton Pond pour la manufacture d'outils². Au recensement de 1881, la compagnie Guillet commence à peine, les seuls étrangers sont Alfred Hine et Joseph Hatkin, tous deux sont chapeliers anglicans et James Crowell, gérant, méthodiste avec évidemment Edmond Guillet comme dirigeant, baptiste. Le recensement de 1891 ne retient que Jewett et Guillet comme dirigeants en ne donnant aucune autre indication sur les fonctions. Dix ans plus tard, il n'y a toujours pas d'indication des tâches. Nous sommes peu après la fondation de la manufacture de feutre. L'impression

générale est qu'on a engagé des protestants venus de l'étranger, comme contremaîtres ou superviseurs, d'abord pour leur compétence. Ils sont tous anglophones, sauf Valder qui est francophone et Suisse d'origine³.

Les deux recensements suivants confirment cette première impression. La compagnie des chapeaux de feutre est maintenant établie et, parmi les salaires les plus élevés, on ne compte que quatre étrangers protestants pour dix Québécois catholiques et français. On retrouve Jewett, baptiste, à 600\$, Henry Brond, baptiste, chapelier à 720\$, Bernard Christin, luthérien d'origine allemande, teinturier dans la fabrique de paille, 900\$ et Laurent Smith, anglican dans la fabrique des chapeaux de feutre, 900\$. Les contremaîtres, machinistes et superviseurs canadiens-français sont payés de 550 à 850\$.

Cette distribution semble se reproduire en 1921. Pour sept dirigeants protestants, on compte 27 contremaîtres et superviseurs catholiques et français. Jewett est mort en 1920 et John Schofield, anglican venu d'Angleterre, est l'assistant-gérant avec le salaire le plus élevé de la compagnie à 2340\$ alors que Louis, Rémi, Horace ne reçoivent que 1500\$ chacun comme gérants. On retrouve les deux piliers du recensement précédent, Daniel Mowry, méthodiste, 1500\$ (accompagné de sa fille Esther, secrétaire 900\$) ainsi que Bernard Christin, luthérien, teinturier, 1800\$. Parmi les francophones catholiques, on en relève huit qui gagnent plus de 1000\$, Auguste Provost et Joseph Goudreau sont à 1500\$ et Ida Laroque à 1800\$.

Nous sommes donc amenés à conclure qu'il n'y a pas eu de discrimination évidente dans les emplois de direction des manufactures de Guillet, aussi bien à l'époque du père que des fils, le choix des postes se faisant en fonction des compétences attendues. Il reste bien sûr une inégalité frappante entre les niveaux de salaire chez les employés et la discrimination sociale évidente entre la rémunération des hommes et des femmes.



Les employés de la E. Guillet & Sons Ltd., Mariville, 1934.

Le déclin de la compagnie dans les années 1930

Pendant que la Knitters prospère et s'agrandit à Mariville, les manufactures de Guillet perdent petit à petit de leur importance. La mode pouvait dépendre de situations nouvelles, ne fut-ce que la généralisation de l'automobile par exemple. Mais c'est l'abandon du port du chapeau par les jeunes générations qui a provoqué une régression du marché, la Grande crise économique incitant de plus à faire des économies.

Un chiffre circule dans les écrits sur Mariville qui fait état de 300 personnes employées par les Guillet en 1930. Compte tenu de ce que nous avons vu par les recensements, même dans les bons moments, ils n'en employaient que la moitié d'autant plus que maintenant la manufacture de tricots de la Knitters draine bien des ouvriers et ouvrières potentielles. Sur une photo de 1934 qui regroupe les travailleurs de chez Guillet possiblement pour la manufacture de chapeaux de paille seulement, on compte 68 personnes dont 37 hommes et 31 femmes. Même en doublant ce nombre pour tenir compte de la manufacture de chapeaux de feutre, on n'obtiendrait que 140 personnes au total. Ce niveau d'emploi nous apparaît plus réaliste et ressemble sans trop de surprise aux niveaux d'emploi depuis 1901. Symptomatiquement, il y a bien peu de cha-

peaux sur la photo.

Finies probablement depuis le début des années 1930, les exemptions de taxes aux industries locales, même importantes, la Rouville Knitting (20 000\$ selon le rôle) et la Guillet *feutre* (18 000\$), sont taxées à 0,375%, en 1935, ce qui nous confirme en effet la disparition de la fabrique de paille après plus de cinquante ans d'activité⁴.

Les responsables Guillet ont décidé de se défaire de ce premier fleuron. Seuls Horace et Louis représentent la compagnie lors de la signature de l'acte de vente, Rémi l'ayant possiblement déjà quitté et déménagé à Granby. En 1934, la E. Guillet & Sons vend les bâtiments de la fabrique de chapeaux de paille, gardant tout de même les machines qui pourraient servir dans l'autre fabrique.

Les nouveaux propriétaires l'ont revendu au Syndicat d'immeuble de Mariville le 14 février 1935 (acte 55625 B) lequel l'a cédé à son tour à la Rouville Knitting Company Limited le 5 juillet de la même année (acte 55891 B), la municipalité se voyant payer les 785,45\$ qui lui étaient dus et accordant quittance générale et finale de la dette⁵.

Dans le même temps, la manufac-

ture de feutre reçoit une offre de fabrication de milliers de douzaines de chapeaux de femme. Ce contrat semble avoir été honoré et nous n'avons aucun indice qu'il ait été résilié. Une telle production a dû accaparer les dernières énergies des employés avant qu'on ne mette la clé dans la serrure. En pleine crise économique, au plus tard au milieu de l'année 1936, tous les ouvriers de la Guillet & Sons avaient donc perdu leur emploi.

Une annonce parue dans le programme-souvenir publié à l'occasion d'une réunion de la Fédération des Amicales canadiennes des Frères du Sacré-Cœur, tenue à l'Académie Crevier de Mariville le 7 juin 1936, in-

MESSIEURS!

Portez le chapeau "TOWER" fait exprès pour vous.

JEUNES GENS!

Pour être chic, portez le chapeau marque "LAVAL"

SPECIALITE :

Chapeaux pour Messieurs du Clergé et des Communautés Religieuses

Tower Hat Corporation Ltd.

— Successeurs de —

The E. Guillet & Sons Company Limited.

Mariville.

980, rue Ste-Catherine, ouest,
Montréal.

dique que la compagnie n'est plus en exercice. C'est la Tower Hat Corporation Ltd., entreprise spécialisée dans

les chapeaux pour Messieurs du Clergé et des communautés religieuses, qui se donne comme héritière de The E. Guillet & Sons Company Limited (voir l'illustration), ayant possiblement racheté ses stocks.

Si la compagnie a fermé ses deux manufactures, elle ne disparaît pas pour autant, diverses tractations nous l'indiquant par la suite. L'immeuble de la manufacture de feutre est aussi disponible. Ainsi, le 25 octobre 1937, Louis-E. Guillet la donne en location à R. O. Stevenson avec tout son outillage et ainsi que celui de la manufacture des chapeaux de paille, pour un bail de deux ans. Cette entente comporte aussi le privilège pour lui d'acquérir le capital-action de la compagnie⁶. Il abandonne pourtant les lieux après seulement un an, le 30 juin 1938. C'est le dernier usage qu'on en fera pour un bon moment. L'industrie du chapeau qui avait marqué le village de Marieville et procuré de l'emploi à une centaine de personnes tout au long de ses soixante ans d'existence tirait maintenant sa révérence.

L'immeuble demeure inoccupé jusqu'à sa vente après la Guerre. La E. Guillet & Sons est alors toujours vivante et c'est son président, Horace Guillet, qui a été mandaté par le Bureau directeur le 15 janvier 1946 pour se défaire de l'immeuble de la manufacture de feutre avec tous les appareils et installations qu'il contient. Le nouvel acquéreur, Jack Boro, marchand de la ville de Montréal, l'achète au prix de 13 500\$, donnant un acompte de 5000\$, promettant de payer le reste sur cinq ans à 5% d'intérêt⁷. Dans cette logique, la compagnie Guillet n'a pas d'avantage à disparaître avant cette échéance !

Les immeubles connaissent divers usages industriels avant leur démolition et la réutilisation des lieux à d'autres fins. Nous les avons indiqués dans notre recherche, mais ce n'est pas le lieu de nous y attarder ici.

Pour l'étude d'une bourgeoisie franco-protestante

Edmond Guillet fait partie des en-

trepreneurs franco-protestants qui ont transformé le village ou la ville où ils habitaient en fournissant des activités et de l'emploi à de nombreux concitoyens. Eux qui étaient protestants employaient des catholiques, réservant selon les endroits, mais non à Marieville, une partie des postes de direction à leurs compatriotes protestants. Si on se fie aux témoignages de l'époque, la discrimination allait plutôt en sens contraire, les patrons catholiques refusant même d'engager des protestants ou les renvoyant après leur conversion⁸.

Resterait à établir les caractéristiques communes aux entrepreneurs franco-protestants pour voir si on peut parler d'une bourgeoisie locale dans ces cas selon les caractères que lui donne Marie-Claude Rocher dans un article sur le patrimoine franco-protestant, « Double trahison ou double appartenance. Le patrimoine des franco-protestants au Québec ».⁹

« On semble donc se trouver en présence d'un groupe social différencié, dont une certaine proportion était instruite, libérale, urbaine ou péri-urbaine et engagée dans la production industrielle moderne, ce qui, pour l'essentiel, correspond à la définition de la bourgeoisie aux XIX^e et XX^e siècle. Si tel est effectivement le cas, cette communauté participait à la fois à la société traditionnelle québécoise, par son attachement à la langue et à l'identité françaises, et à la société moderne anglophone, par son positionnement et ses orientations socio-économiques. Peut-être, dès lors, s'agit-il moins d'une double trahison que d'une double appartenance. » Il nous resterait à reprendre ces caractéristiques et à les appliquer à l'ensemble des entrepreneurs dont nous avons fait la biographie pour voir jusqu'à quel point cette thèse se confirme.

On peut déjà voir la présence

de franco-protestants dans plusieurs municipalités des environs en tant qu'entrepreneurs, propriétaires des moulins à scie et à farine, comme Arthur Gendreau à Mawcook près de Granby, ayant aussi été maire du Canton, Mésac Gravelle et Henri-François Tanner au moulin de la rivière Noire (Saint-Valérien), les Charron et Favier à Namur, ce Charron ayant été auparavant fabricant de meubles et de valises à Montréal, Louis Payan ayant tenu une fabrique des meubles et une autre de carrioles à Waterloo, son frère étant associé à l'importante tannerie Duclos et Payan de Saint-Hyacinthe, même le député fédéral Michel Auger possédait un moulin à farine à Roxton Pond, et ce n'étaient pas les seuls.

D'autres se sont imposés à Mon-



Horace Guillet à droite (54 ans) avec son fils Charles-Edmond (27 ans) en 1934.

tréal même. Hypolite Garayt s'occupe de textiles (années 1860 et suivantes), Henri Jonas, d'une verrerie (1900), John Herdt et ses enfants, d'une verrerie également à la même époque; Adolphe et Félix Déchaux sont des teinturiers majeurs entre 1900 et 1950, Louis-Richard Baridon fabrique un sirop contre le rhume vendu partout, William Meldrum, important homme d'affaires anglophone dans le domaine du transport et de la glace (1880), avait épousé une Duclos, franco-protestante.

Dans cette veine, en tant que maire de Marieville, Edmond Guillet, tout baptiste qu'il est, remplit pleinement son rôle et défend ses commettants selon leurs besoins. En 1907, par exemple, c'est un maire protestant qui

rencontre avec les membres de son conseil les autorités catholiques pour les inviter à reconstruire sur place le petit séminaire détruit par un incendie. On peut signaler à l'inverse que ce sont des catholiques qui l'ont choisi

financièrement ; un vitrail de l'église rappelle par un hommage à Damase Guillet la contribution de la famille à la communauté locale. Ses enfants ont épousé des anglophones, et ont participé à l'anglicanisme notamment parce que leurs femmes y étaient rattachées, tout comme leur père Damase l'avait fait. La génération suivante semble avoir continué dans cette voie quand elle n'a pas emprunté celle d'un retour au catholicisme par certains mariages mixtes comme le montre la constellation familiale.

Les Guillet font partie de la mémoire collective de Marievalle et

il est heureux que la municipalité ait consacré le nom d'une rue à celui qui avait été un de ses grands entrepreneurs, conseiller puis premier maire de la ville.

Le temps a cependant bien peu laissé de traces des édifices qui étaient rattachés à leur nom. Les incendies ou les démolitions ont fait le reste. Nous souhaitons que des plaques commémoratives rappellent aux jeunes générations les endroits marqués par les Guillet, l'emplacement de la manufacture de paille et celle de feutre, celui de l'ancienne maison d'Edmond, disparue, mais aussi de deux autres maisons existantes rattachées à la famille (Horace et Edmond), de l'école protestante, toutes plaques qui auraient une signification touristique pour les visiteurs, commémorant le passé franco-protestant de la ville. Rien n'empêche que cette idée puisse s'étendre à plusieurs endroits significatifs du passé catholique pour que la communauté marievalloise valorise ainsi ses lieux de mémoire.

Jean-Louis Lalonde



Un vitrail rappelle la contribution de Damase Guillet et de la famille à la communauté de l'église baptiste de Marievalle.

comme conseiller puis maire de leur municipalité, prenant en compte son envergure plutôt que sa religion dans un contexte pourtant conservateur et ultramontain. Comme bien de nos travaux l'ont montré, contrairement à une vision traditionnelle d'un catholicisme omniprésent, les Canadiens français de l'époque savaient faire dans la vie courante des distinctions entre personne et appartenance religieuse bien au-delà de l'idéologie.

Par ailleurs, Edmond Guillet est un homme auquel on doit de grandes réalisations à Marievalle qu'il a soutenue par ses activités et même ses dons en cours de route. Particulièrement dans son dernier mandat de 1911 à 1913, on a vu comment le maire a transformé la ville en obtenant du gouvernement le pavage des rues, en municipalisant l'électricité, le système d'aqueduc, en installant des égouts dans les rues, modernisant ainsi la municipalité. La transformation se faisait aussi ailleurs au Québec dans le même temps, mais c'est son dynamisme qui a mené à ces transformations locales.

Même si nous avons peu de choses sur son appartenance religieuse, des témoignages indirects nous assurent de son adhésion continue à la communauté baptiste à laquelle il contribue

Yamaska, 2013, 30 p., qu'on trouve en ligne sur le site de la Société d'histoire de la Haute-Yamaska. Il y abordait directement la question à la fin de son étude.

3. On relève en plus d'Edmond, patron baptiste et son fils, Horace, teneur de livres au salaire de 590\$; trois Américains sont méthodistes et contremaitres à l'usine de feutre, S. Westmore, 600\$, E. Palmer, 700\$, D. Mowry, 760\$, les deux autres employés de ce niveau et qu'on retrouve d'ailleurs au recensement suivant et donc piliers de la compagnie sont John Brown, anglais d'origine et anglican 1200\$ et Emile Valder, suisse d'origine et protestant 680\$.
4. PV 3.9.1935, p. 244. Alors que nous aurions pu vérifier facilement la cessation des activités ou le moment des nouvelles mesures de taxation en consultant les rôles d'évaluation comme nous avons pu le faire précédemment, nous avons dû constater que ces rôles sont perdus de 1927 à 1946, bien des vérifications devenant impossibles à vérifier par ce moyen, les corrections aux procès-verbaux ne suffisant pas toujours.
5. PV 2.11.1937 autorisant le maire Wilfrid Poulin à signer la quittance. On fait allusion au transfert de propriété en plus chez Me Pierre Marcoux, notaire à Marievalle, dans l'enregistrement 57292 B au profit de la Marievalle Knitting.
6. Registre B n° 12642.
7. Registre B n° 65852.
8. Dominique Vogt-Raguy rapporte dans sa thèse sur « Les communautés protestantes francophones au Québec, 1834-1925 » qu'à l'inverse de ce qui s'est passé à Marievalle, on trouve de nombreux cas de discrimination et de perte d'emploi de franco-protestants dans des usines aux mains de catholiques. Pour ne citer que deux exemples, le pasteur Brouillet dans le rapport de Grande-Ligne en 1896 précise, pour Roxton Pond, « l'usine [d'outils] propriété d'un protestant est passée dans les mains de catholiques qui n'emploient que des gens de leur religion » (cité p. 514). Le pasteur MacVicar en 1878 indique dans le rapport presbytérien : « et très souvent, une renonciation publique au romanisme entraîne la perte de son emploi », (cité p. 370) et on pourrait multiplier les exemples.
9. *Ethnologies*, vol. 25, no 2, 2003, 215-233, ici p. 233.

Jean Porret, Plus que des fleurs et du miel, (Jean Porret)
(Imprimé par Le Caius du livre),
Montréal, décembre 2015, 242 pages.
(jeanporret@videotron.ca)



Jean Porret, pasteur presbytérien, présente dans son livre son autobiographie (né en 1943) comme pasteur et comme apiculteur, les deux étant tout à fait conciliables. Il

retrace ses origines suisses dans un petit village de la région de Neuchâtel où les habitants sont soit réformés soit salustistes. Son père Henri est un apiculteur connu, célébré, et une grande partie de l'ouvrage est consacrée à sa mémoire.

L'intérêt pour les franco-protes-

1. Le présent article est basé sur la deuxième partie d'un ouvrage plus complet : Jean-Louis Lalonde et Pierrette Brière, « Edmond Guillet (1853-1926) et Marievalle », manuscrit de 95 pages qui attend sa publication soit en version papier soit en ligne.
2. Gendron, Mario, *Histoire de l'usine Stanley Tool de Roxton Pond*, Granby, Société d'histoire de la Haute-

tants est son cheminement personnel ici évoqué par petites touches en une centaine de pages, le milieu de l'œuvre comportant vingt-cinq pages d'illustrations. Il évoque la vie au village, les activités paroissiales qui font venir de grands penseurs français. Le hameau trop modeste ne comportait pas de lieu de culte et l'éducation religieuse des enfants se faisait le dimanche. Par après, il suit les cours de l'école de commerce avant de s'orienter vers la théologie et de faire quatre années d'études dans cette voie à Neuchâtel. À ce moment, une lettre de Montréal affiche au babilard la demande d'un pasteur pour s'occuper des jeunes à la paroisse presbytérienne Saint-Luc. Lui et sa compagne, Josiane, décideront de faire le saut et se retrouveront au Québec à la fin de 1968.

Jean Porret travaillera en compagnie d'André Poulain et s'occupera du camp de jeunes à Richmond pendant des années. La situation de départ est plutôt précaire pour le couple, le diplôme d'infirmerie de son épouse n'étant pas reconnu (ce n'est pas d'hier que le Québec manque d'ouverture dans son accueil aux immigrants!), elle fera des études complètes en psychologie. Le contrat de Jean se prolonge et il en profite pour faire une maîtrise de théologie en anglais à l'Université McGill. Il est ordonné en 1971, puis peu après devient animateur des activités universitaires de pastorale à l'Université de Montréal, poste qu'il occupera pendant plus de trente

ans évidemment en lien avec des collègues catholiques. En 1984, il deviendra le premier directeur non catholique du Service de pastorale dans une université qui avait changé ses statuts et ses rapports avec Rome quelques années avant son entrée dans le milieu.

Puis la dimension religieuse ayant rétréci dans le monde universitaire, il met sur pied un service de prévention du suicide, et participe activement à la fondation de Suicide-Action Montréal dès 1982. Le service de pastorale disparaît en 1996 au profit d'un service humanitaire et communautaire que les étudiants soutiennent volontiers (120 en 2002, 350 au total). Un bénévolat formateur, coordonné et pensé en fonction de l'avenir. Il continue de se perfectionner et obtient une maîtrise en andragogie. En janvier 1998, les étudiants participent au mouvement d'entraide lors de la longue panne d'électricité du Grand Verglas. Il prendra sa retraite en 2003. Il retrouve le terroir, s'occupe de ses ruches, mais aussi de la communauté suisse allemande dont bon nombre d'agriculteurs avaient émigré au Québec dans les années 1970. Le couple Porret a eu deux enfants, Marc et Muriel. Marc et son épouse travaillent à New York au Conseil de sécurité de l'ONU. Muriel est enseignante au primaire à Montréal et son mari est un géographe spécialisé en géodétection. Le pasteur Porret est toujours actif même à la retraite.

JLL

NOUVELLES BRÈVES de la Société

Nos activités

Le comité des activités s'est réuni le 13 février dernier pour explorer ce qui serait approprié comme activités à proposer pour l'avenir.

Nous désirons tenir une activité au moins à chaque semestre en visant si possible Montréal, Québec, Sherbrooke comme points de ralliement. Pour cette année, Richard Loughheed organise une **visite à l'emplacement de l'Institut Feller** pour ses étudiants le **2 avril à 13 h 30** et tous ceux qui le veulent peuvent se joindre à eux. Le rendez-vous est donné à l'église Roussy-Mémorial.

Fin mai ou début juin, Alain Gendron et Jocelyn Archambault planifie l'organisation d'un premier rallye historique franco-protestant qui se tiendra également à Saint-Blaise.

Il y a aussi une **visite au Cimetière Mont-Royal** qui aura lieu le **samedi 4 juin à 10 h** avec point de rencontre près de l'entrée côté nord (1297 chemin de la Forêt) et qui portera sur la **Crémation pour les franco-protestants** avec quelques enterrements hors de l'ordinaire.

Comme cette année marque le 175^e anniversaire de la paroisse presbytérienne puis unie Saint-Jean à Montréal, nous avons décidé de déplacer notre assemblée annuelle de septembre d'abord prévue dans la région d'Ottawa pour la faire coïncider avec cet anniversaire et le souligner diversement pour l'occasion.

JLL

Nouvelles biographies en ligne

Les biographies suivantes ont été ajoutées dans le site www.shpfbioographies.site.w.ca/ qui en compte 235 maintenant. Entrepreneurs: Baridon, Louis-Richard, Charron, Marcelin, Garayt, Hypolite, Gendreau, Joseph-Arthur, Pacaud, Georges-Jérémie, Payan, Louis, Tanner, Henri-François; pasteurs et évangélistes: Baridon, Louis, Dutaud, Louis-Roussy, Lassègues, Émile-Léon, LeBrocq, Philippe-Charles, Mage, Alexandre, Scott-Casgrain, Elisabeth.

JLL

Un nouveau site sur Grande-Ligne

Dans le cadre de la recherche sur le Camp 44, on trouve en ligne un Carnet d'histoire des francophones protestants du Québec qui se visite sous le site www.grdeligne.hypotheses.org/. On y présente de courts articles en rapport avec Henriette Feller et les activités de la Mission de Grande-Ligne. Comme le parcours récréotouristique consacré au Camp comportera un premier volet consacré à Henriette Feller et à l'Institut Feller avant 1943, les amateurs d'histoire franco-protestante et évangélique pourront bénéficier de cet apport précieux qui ira s'enrichissant au fur et à mesure des découvertes. Le parcours doit être lancé en juin prochain et nous aurons l'occasion d'y revenir dans un prochain numéro. En attendant, vous pouvez faire connaissance avec ce nouveau site qui promet d'être intéressant pour nous.

JLL

LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Québec et Bibliothèque nationale du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges, bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Loughheed : (514) 482-0086

RESPONSABLES DU BULLETIN

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608